

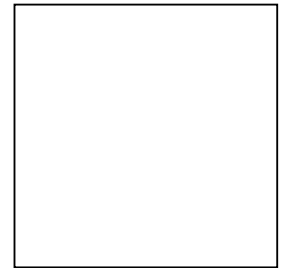


ALAIN DHOTE

Entretien avec Georg Stefan Troller

A. D. – Corti dit « on ne peut pas en finir avec le passé, en repoussant l'enfer dans l'inconscient... » «... pour vaincre le mal, il est indispensable de se souvenir et de prendre conscience ». C'est presque une psychanalyse... « refouler ses pensées c'est céder au mal en nous ». Alors, ce que vous dites là, ça me fait penser à une question : est-ce qu'il y aurait un risque de complicité avec le mal, dans le processus de refoulement, qui est tout de même au principe de la connaissance. Alors, complicité collective, (on ne peut pas expliquer autrement le pétainisme en France), ou identification collective, mais est-ce qu'il n'y aurait pas un risque de complicité individuelle, privée, personnelle ? De complicité avec le mal ? Le mal qui est en nous, je crois que dans l'esprit de Corti c'est le mal qui est dans le Nous collectif, dans l'inconscient collectif comme disaient certains psychanalystes contemporains de Freud, mais je me rappelle certains films, très très malsains où il y avait comme ça, une ambiance de complicité un peu sadienne entre l'opresseur et l'opprimé. Est-ce ça que vous pensez quand vous pensez à ce refoulement, au sens d'une amnésie ?

Georg Troller. – Ce n'est même pas, en Autriche, un refoulement ou une amnésie parce que les gens sont parfaitement conscients de ce qui s'est passé. D'abord les nazis semblent vivre longtemps, ils vivent plus longtemps que les autres. On a toujours dit il faut attendre qu'ils meurent mais ils ne meurent jamais ! Et puis en Autriche on a une continuité de la



Alain Dhote est
psychanalyste

conscience, une continuité du savoir qui ne peut s'interrompre jamais, que tout Autrichien sait très bien... comme on se sentait sous l'Empereur par exemple, tout ça, c'est encore vivant, c'est encore là et ça fait encore partie de la conscience collective. Je crois qu'en Autriche tout le monde est conscient du mal, de l'holocauste, et « ça ne vaut pas la peine d'en parler : tout est mélangé. L'holocauste de six millions... Il y en a eu davantage, puisqu'il y avait les gitans, etc. Tout ça s'est amalgamé... Sabra et Chatila où il y a eu deux cents morts, etc. Tout ça, c'est la même chose. Donc, il vaut mieux oublier, continuer comme ça, se débrouiller etc. Oui, c'est vrai ! On a tué tout ce monde, mais écoutez, à quoi bon en parler ? » Et puis, il y a autre chose en Autriche, en Allemagne aussi d'ailleurs, c'est un désir formidable d'harmonie. Depuis Hitler, après Hitler : harmonie ! harmonie !... On n'a plus le droit d'élever la voix, on n'a plus le droit de crier, de hurler, d'insulter quelqu'un ! On ne comprend pas pourquoi quelqu'un peut perdre son contrôle. Il y a quinze jours, on m'a dit : « Monsieur, qu'est-ce que nous voulons ? Nous voulons l'harmonie, c'est tout ! Tout le monde doit aimer tout le monde ! Alors vous venez, congrès juif mondial, ou je ne sais quoi, on m'assimilait à je ne sais quoi, vous venez, vous dérangez tout, vous attaquez monsieur Waldheim, etc. à quoi bon ? Vous dérangez l'harmonie. Ça allait très bien avant. Pourquoi venez-vous nous déranger comme ça ? »

A. D. – Moi, je me rappelle avoir été surpris quand je me suis rendu compte... Je voulais faire un voyage en Autriche, je voulais aller à Vienne, je voulais aller voir la Berggasse... Freud. Et j'apprends, mais je savais ça, c'était aussi une espèce de refoulement pour moi que la ville du chancelier juif qui aidait les juifs d'URSS à rentrer en Occident, la Vienne de Freud, de la fin du siècle dernier et même du début de notre siècle, c'était la ville la plus anti-juive, la plus antisémite du monde. J'étais très étonné d'apprendre ça. Moi aussi, j'avais une culpabilité, ou un refoulement ou une insconscience très bizarre, parce que j'étais au courant tout de même, je lis les journaux... je suis instruit, je suis un intellectuel qui se tient au courant. Et je ne savais pas ça, je ne savais pas consciemment. Moi aussi, je participais de cette image de l'Autriche non nazie.

G. T. – Effectivement.

A. D. – ... *qui était disculpée depuis la déclaration de Moscou le 1^{er} novembre 1943...*

G. T. – C'est cela...

A. D. – *C'est-à-dire victime, non pas participante, alors que le chancelier du III^{ème} Reich venait d'Autriche, les Autrichiens ont été nazis dès la première heure, autant que les Allemands...*

G. T. – Plus...

A. D. – *Plus ?*

G. T. – Plus. Il y avait 10 % d'Autrichiens dans le parti et seulement 7 % en Allemagne. D'ailleurs, il y a, je crois, 80 % des membres de l'état-major d'Eichmann qui étaient des Autrichiens. Trois quarts des chefs des camps de concentration étaient autrichiens. L'antisémitisme a une histoire très longue en Autriche, une tradition qui va loin, loin, loin... et qui n'a jamais été interrompue et qui existe encore maintenant ; il y a un antisémitisme très étendu en Autriche comme il n'y en a pas en Allemagne. En Allemagne, il y a eu une rééducation faite non pas par les alliés, mais faite par les médias, surtout la télévision, les livres, les journaux, qui a été très efficace. Il n'y a pas un jour où il n'y a pas quelque chose sur l'holocauste, sur les nazis, etc., à la télévision allemande. C'est presque impossible. Je pourrais vous montrer les programmes de la télé allemande. Il y a tous les jours, tous les jours des films comme le nôtre. Il y en a actuellement deux qui passent en même temps, mais en Autriche, il n'y a rien de tout cela. Et ce que nous avons maintenant en est le résultat direct.

A. D. – *Oui, il y a quelques années, Jean-Pierre Faye, du « Collectif Change », avait fait paraître son livre qui était titré Migration du discours sur le peuple juif, ou quelque chose comme ça. C'est ce que vous dites là, c'est comme une intemporalité de l'antisémitisme à combattre en Autriche, ou ailleurs. En France on dit « les Français sont antisémites, les Français sont racistes ». Par rapport à cette position-là, cette analyse-là, vous avez élevé le débat à deux niveaux. Premièrement, il y a des discours antisémites, c'est un fait de structure, et deuxièmement ces discours antisémites opèrent une espèce de migration internationale. C'est-à-dire que ça*

resurgit de temps en temps. Ça a resurgi pendant la dernière guerre en Europe, c'est actuellement quelque chose de très important dans les pays maghrébins. Il y a actuellement une émigration juive de la Tunisie en France particulièrement, qui est radicale. Il reste dix pour cent des juifs d'il y a vingt ans en Tunisie. C'est-à-dire qu'il y a des points de résurgence comme ça. Ça se passait en Argentine après la guerre, en France pendant la guerre...

G. T. – Dans les pays arabes, il y a l'antisionisme, l'anti-israélisme. C'est différent. En Autriche, il n'y a effectivement pas d'antisionisme : il y a le vieil antisémitisme inchangé. Vous n'avez pas ça en Allemagne. En Allemagne, vous avez un racisme contre les Turcs, contre les Iraniens, les Italiens, les travailleurs étrangers, n'est-ce pas... les émigrés comme ici. Mais en Autriche, vous avez l'ancien antisémitisme qui a toujours été là et qui est resté là. On a fait pas mal d'études là-dessus et il s'est avéré qu'effectivement 30 % du peuple est activement antisémite et qu'il y a peut-être 75 % du peuple qui pensent que l'holocauste était le fait des juifs, qu'ils l'avaient provoqué, bien qu'ils se déclarent farouchement non-antisémites, ils croient cela. Il y a justement trois semaines, quand j'étais là-bas pour un congrès anti-Waldheim, il y avait un happening à l'Opéra. À l'extérieur, il y avait un écran. On projetait des images de *La Nuit de Cristal* avec des reportages radios originaux d'il y a 40 ans. Moi, j'avais participé à la nuit de Cristal, il y a 40 ans, je pensais que je pouvais être là pour le happening. Les gens discutaient. Tout le monde se déclarait non-antisémite. On commence tout de suite comme ça. Et puis quelqu'un me dit : « Écoutez, cher monsieur, moi je n'ai rien contre les juifs, mais tout de même, il faut savoir que si Hitler avait tendu la main aux juifs, tous les juifs seraient devenus nazis. » Des opinions comme ça... que voulez-vous dire. Il n'y a pas d'arguments contre ça, il n'y a plus rien contre des idées pareilles, on ne peut rien dire. Et puis, il y a des gens qui vous disent : « Moi, j'aime les juifs, tous mes amis sont juifs etc., mais il ne fallait pas que le congrès juif mondial, qui possède évidemment tous les grands journaux du monde, fasse une campagne de cette manière contre Waldheim. » Alors, ils sont parfaitement convaincus encore une fois qu'il y a une sorte de collusion entre tous les

grands pays du monde contre l'Autriche pour leur prendre leur cher Waldheim !

A. D. – *À propos de refoulement, et de retour du refoulé, vous comprenez ce que je vous racontais tout à l'heure ?*

G. T. – Inconsciemment !

A. D. – *Oui, le refoulé, en venant en partie à la conscience et en partie pas, c'est ce qui explique les lapsus, les mots d'esprit, les actes manqués... et puis la créativité surtout. Et il a fallu en Autriche 40 ans pour l'histoire Waldheim. C'est-à-dire tout simplement je crois pour qu'il puisse être candidat et pour qu'il y ait tout ce processus de surenchère des Autrichiens, ce que vous expliquiez à la minute, c'est qu'ils ont presque fait la démonstration a contrario que nous avons raison, que les juifs ont raison, que le congrès juif mondial a raison. Effectivement il a été nazi, mais pour démontrer qu'on a eu raison, on va quand même voter pour un nazi. En disant « il n'est pas nazi », ils l'accusaient du coup de l'avoir été. Est-ce que je me suis bien expliqué ?*

G. T. – Oui. Seulement, il faut voir les choses comme elles sont. On n'a pas voté pour un nazi ; on ne savait rien du passé de Waldheim.

A. D. – *Au moment du vote ?*

G. T. – Oui, et on s'en fichait royalement.

A. D. – *Les Autrichiens ?*

G. T. – Ils ne savaient rien du tout. C'était l'ancien secrétaire de... Oui, mais quand le congrès juif a dénoncé Waldheim, on a commencé à se fâcher. On se disait : « Mais merde ! On a bien le droit de voter pour qui on veut. Qu'on nous laisse en paix ! Qu'on nous laisse voter ! »

A. D. – *Mais plus que ça, je crois, non ?*

G. T. – Oui, plus que ça, puisqu'il s'est avéré que c'était un ancien nazi, mais puisque presque tout le monde en Autriche était ancien nazi, on avait tout de même voté pour un semblable. Tout le monde avait repoussé, refoulé, oublié son passé, or en voilà un qui avait fait pareil ! Alors on a voté pour quelqu'un qui était comme tout le monde. Monsieur tout le monde. Mais on n'a pas spécialement voté pour un nazi. Ça n'était pas l'idée, et ça n'était pas ce qu'on voulait. D'ailleurs, il y avait eu monsieur Kreisky pendant quatorze ans, n'est-ce

pas, qui était juif ! Alors on n'avait pas ces raisons-là de vouloir changer. Qu'il ait été nazi ou non, c'était un accident quand on a appris cela. Et c'était malheureux. Mais on allait tout de même voter pour lui. Non, on a voulu voter pour un changement comme quand on a voté Chirac au lieu de Mitterrand. Il y avait un changement politique qui était en vue, un mouvement vers la droite et Waldheim semblait être le personnage idéal pour être élu président.

A. D. – Son passé nazi n'était qu'une péripétie...

G. T. – C'est ça ! Donc, qu'il ait été nazi, ce n'était qu'une péripétie, et on pouvait laisser ça de côté. C'était un petit accident. D'ailleurs, il n'a jamais été criminel de guerre, je ne pense pas. Et on a voté pour lui. Il est bien entendu qu'il y a eu beaucoup de mauvais esprits puisqu'il y a pas mal d'anciens nazis en Autriche. Ceux-là étaient ensuite décidés à voter pour Waldheim en dépit de tout. Il y avait là un mouvement de dépit où beaucoup d'antisémitisme et beaucoup de nazisme sont venus à la surface. Originellement, on n'a pas voté pour un nazi. Pourquoi l'Autriche a produit Hitler ? qui, après tout, était autrichien. Tout le monde se demande cela, tout le monde se pose cette question : pourquoi l'Autriche est-elle tellement antisémite, et même plus que l'Allemagne ? Je pense que cela vient de ce que l'Autriche est un pays de frontières. C'est toujours la frontière du langage allemand, de la Germanie contre les Slaves, contre les Italiens, contre les Russes etc. Et les pays de frontières ont toujours beaucoup plus peur que les autres. Et ensuite il y avait dans cet ancien empire autrichien habsbourgeois qui a duré pendant huit cents ans, quand même, un mélange formidable de races, et les Autrichiens ne savaient plus exactement qui ils étaient. Ce n'étaient pas de vrais Allemands. Il auraient bien voulu être de vrais Germains mais ils ne l'étaient pas. Ils savaient très bien qu'ils étaient une race mélangée. Ne pas savoir exactement qui vous êtes, c'est déstabilisant.

A. D. – Absolument, c'est un problème d'identification.

G. T. – C'est cela. Je crois qu'on a conspué les juifs parce qu'on avait peur d'être juif soi-même... comme Richard Wagner par exemple, c'est très clair. On prétendait typiquement juives les choses qu'on rejetait pour s'en débarrasser. Tout ce qu'on était soi-même, par exemple que les

Autrichiens sont très forts pour faire des affaires... ça devenait : les « juifs-qui-sont-forts-en-affaires », n'est-ce pas, et il fallait se libérer de cela, de cette peur, de cette obsession.

A. D. – Oui, sur les juifs vous dites : « Mais aujourd'hui, tout le monde est ailleurs. Personne n'appartient à un pays, à une culture unique comme autrefois. Tout le monde cherche une patrie qui n'existe plus. Le monde entier est en train de devenir complètement matérialiste, content de devenir cosmopolite, matérialiste, tout ce qu'on a tellement reproché aux juifs. Nous avons simplement pris quelques longueurs d'avance. »

G. T. – Absolument, c'est cela...

A. D. – C'est ce que vous reconnaissez comme votre judaïté ?

G. T. – Mais oui, on était en avance. Les Allemands et surtout les Autrichiens prétendaient toujours être un peuple du XIXe, du XVIIIe siècle. Ils voulaient cela, ils voulaient être les anciens Romantiques. C'était beau, c'était une image, nous sommes le peuple de Goethe... Ils étaient en fait aussi modernes que les autres, mais ils refoulaient ça, ils prétendaient être simples, paysans, purs, propres, etc. Donc les autres étaient impurs, sales, etc. Et nous, nous étions en avance sur eux. On nous accusait d'être non patriotes. Je crois que les juifs étaient aussi patriotes que les autres. Mais ça aussi, c'était quelque chose d'artificiel, cet amour de la patrie, ce nationalisme farouche, c'était quelque chose d'artificiel, qui apparaissait clairement aux juifs. Ils reconnaissaient qu'il y avait là une tricherie avec soi-même, que ce n'était pas un vrai sentiment de la patrie, mais quelque chose de forcé. Quand les juifs s'exprimaient contre cela, évidemment ils étaient accusés d'être des traîtres à la patrie. On était, oui, les hommes du XXe siècle, mais les autres aussi, seulement ils prétendaient ne pas l'être. Ils ne voulaient pas l'être. Les livres qu'on avait écrits pendant ce temps jusqu'en 1914, ou même dans les années 20 il y avait une littérature populaire qui était extrêmement réactionnaire, extrêmement simpliste et « gemütlich », c'est-à-dire, on prétendait vivre dans un âge de la Belle Époque, la gaîté, etc., tout ça n'était pas vrai. C'étaient les juifs, (on n'a qu'à regarder l'exposition 1900)... c'étaient les juifs qui savaient, qui avaient le pressentiment de ce qui allait arriver. Les autres vivaient dans un paradis imaginaire, voulu, une sorte de fausse vie. Ils ne vivaient pas vraiment leur

vie, et les juifs essayaient de montrer qu'il fallait vivre la vie du XX^e siècle. On est dans le XX^e siècle, il faut vivre comme cela !

A. D. – *Les juifs seulement étaient-ils dans cette position ?*

G. T. – Non. Pas seulement les juifs, bien sûr. Il y avait toute une couche intellectuelle à Vienne, qui était en partie non juive : Losch n'était pas juif, Kokoshka n'était pas juif, Schiele, Klimt n'étaient pas juifs. Mais enfin, les juifs payaient pour ces œuvres d'art, sinon tout ce monde-là n'aurait pas pu exister et Musil existait parce qu'il y avait une Société de soutien à l'œuvre de Musil, qui était entièrement composée de dames de la société juive. Mais, quand même, c'était une société mixte. Mais on vivait dans le mensonge ; et cette couche intellectuelle très mince et très haïe, très détestée, essayait de montrer qu'il fallait se rendre compte qu'on vivait au XX^e siècle. Les gens ne voulaient pas se rendre compte. Ils voulaient continuer à vivre dans ce paradis artificiel d'un Schubert factice (qui n'a jamais existé non plus, n'est-ce pas ?), dans un Mozart fictif... tous ces gens-là étaient tout de même très malheureux... Or on voulait dormir, on voulait rêver et on détestait ceux qui voulaient... Bien sûr, il est plus agréable de dormir, hein ? C'est comme dans la psychologie individuelle.

A. D. – *C'est comme dans le rêve et dans la théorie freudienne...*

G. T. – Oui, alors Freud était détesté non pas seulement par les non-juifs, mais aussi par les juifs bien sûr. Papa détestait Freud. Il m'a attrapé une fois avec un livre de Freud, il y a eu un scandale énorme. Je disais : « Mais, papa, c'est sur l'humour, sur l'humour. » C'était le livre sur le « Witz ».

A. D. – *Oui, le mot d'esprit...*

G. T. – Oui. « On ne lit pas ça chez nous à la maison, des saloperies comme ça, on ne les lit pas. »

A. D. – *Saloperies, il disait ? Ah oui c'est vrai. C'est la réputation que Freud avait en France au départ aussi.*

G. T. – Bien sûr, c'est des cochonneries. Alors je n'avais pas le droit d'aller voir Karl Kraus parce qu'encore une fois, c'était des saloperies.

A. D. – *Karl Kraus, qu'est-ce qu'il faisait ?*

G. T. – C'était un journaliste, qui faisait des récitations de ses

œuvres et aussi d'œuvres poétiques : Offenbach par exemple, il était le traducteur d'Offenbach en public. Et ça c'était très couru. J'avais déjà 16 ans, mais je n'avais pas le droit d'y aller parce que c'était des saloperies. La bonne bourgeoisie juive était plus ou moins d'accord... pensez au papa de Kafka, n'est-ce pas ? Mon père était le sosie du père de Kafka, c'était absolument le même genre. La bourgeoisie juive autrichienne ne voulait absolument rien qu'être aussi autrichienne ou aussi allemande que les autres, n'est-ce pas ? Donc, les intellectuels étaient aussi détestés par la génération de mes parents. Ils ne voulaient pas de Karl Kraus, ils ne voulaient pas de Schiele, de Kokoschka et de... Mahler, à la rigueur, peut-être, parce que c'était doux. (Rires) Ce qui était drôle, c'est que la référence de tout ce beau monde des intellectuels de 1900, presque la seule, était la France. Tout le monde parlait français, tout le monde voyageait à Paris, et tout le monde avait des connaissances sur les écrivains, les peintres français. L'Angleterre ne comptait pour ainsi dire pas, l'Amérique n'existait pas, l'Italie un peu peut-être encore. C'était la France : la France ! la France ! Et la France s'en fichait. Elle en était presque inconsciente.

A. D. – *À cause de quoi cette fascination pour la France ?*

G. T. – Parce que c'était l'avant-garde, l'avant-garde française, la littérature, la peinture bien sûr, les jeunes écrivains de 1900, où bien sûr en France, on était en avance de dix ans. Il y avait toute une nouvelle psychologie. Schnitzler est impensable sans les Français, c'est une copie... ses premières pièces sont des copies de pièces qu'on jouait sur les Boulevards 20 ans auparavant.

A. D. – *Dans son époque gaie, alors ?*

G. T. – Oui, bien sûr, vers 1880-90. Tout ça venait de la France. Il y avait une influence énorme de... et puis des peintres, bien sûr, les impressionnistes, Van Gogh, Gauguin étaient reconnus en Autriche avant l'Allemagne. Et par une couche très, très mince d'intellectuels. Et pour nous, moi je suis de la génération de 1921... tout ça, toute cette gloire de Vienne... 1900 était passée.

Bien sûr Malher était encore vivant, Kraus était encore vivant, Kokoschka bien sûr, etc., mais c'était plus ou moins fini. On vivait dans un temps de crise économique immense après la

première Guerre mondiale. L'Autriche était décapitée, démembrée. L'Autriche est devenue d'un coup, au lieu d'être un pays déterminant, le pays riche d'une monarchie de 60 millions d'habitants, est devenue zéro... Il n'y avait plus rien. Seulement s'est installée là une différence énorme : les juifs avaient prévu ce qui allait arriver. Ils avaient en partie prévu ce qu'ils allaient devoir faire pour sauver les meubles. Et les autres non. Ils sont tombés comme ça. Toutes les couches aisées, toutes les couches dirigeantes, les officiers, l'administration, les grands propriétaires de terres, etc., tout le monde a perdu sa chemise. Et les juifs qui avaient prévu un peu cela, et qui avaient des relations à l'étranger ont pu en partie au moins sauver les meubles. Ça a beaucoup contribué à l'antisémitisme de mon époque à moi. Pourquoi mon père, qui appartenait à une grande famille répartie dans plusieurs pays (il était dans la fourrure), a-t-il pu faire des affaires avec ses frères en Moravie, en Bohême, etc. ? Et l'affaire continuait plus ou moins alors que beaucoup d'autres affaires tombaient parce que rien n'avait été prévu. Pourquoi mon père avait-il une voiture, la seule voiture de la rue ? Alors que personne d'autre n'en avait ? Nous étions 32 dans ma classe, il y en avait peut-être deux dont les parents avaient une voiture, et l'un était mon père. Alors ça évidemment, ça contribua beaucoup à l'antisémitisme.

A. D. – Une question un peu personnelle : comment fait-on avec une histoire comme la vôtre... vous évoquez dans les interviews que j'ai lues, les périodes noires, la période à New York, la dépression, les idées de suicide, les coups de folie, les déclamations d'Hofmannsthal, en public à New York, la période en Alsace juste avant la libération où vous les avez, presque sur un mode de provocation recommencées... vous avez été fiché à la section 8, parce qu'on vous prenait pour un fou. Bon ça c'est la période noire, où vraiment vous passez de la folie à la mélancolie puis par des périodes de compromis, puisque vous dites que vous habitez en France et que c'est la meilleure solution de compromis que vous ayez trouvée. Vous avez aussi un compromis, on pourrait dire, névrotique quand vous dites que pendant des années quand vous avez vu des voitures allemandes, vous touchiez du bois. Et ça s'est transformé petit à petit... Vous vous appuyiez au cham-

branle de la porte, et puis finalement, ça s'est arrangé... Mais pourquoi ? Vous dites, c'était s'assimiler ou crever ? « Assimile-toi ou crève. »

G. T. – En Amérique ?

A. D. – Oui, je parle de l'Amérique. Oui, ça c'est toute la période noire. Mais maintenant, comment fait-on avec une histoire pareille que vous partagez avec tous les survivants de l'holocauste ? Comment fait-on, personnellement, dans sa tête ? Vous vous êtes adapté d'une certaine façon, vous êtes marié, vous avez des enfants, qui parlent par leur présence de toute votre histoire, par le prénom de votre fille cadette... Tonka... Vous vous êtes adapté, vous avez choisi la France, comment fonctionnez-vous ? Est-ce que vous mettez à distance toute cette période, toute cette problématique de rejet de votre patrie, de mise à l'écart ? Vous dites : « On m'a foutu dehors, on m'a mis à l'écart, j'étais un zéro », comme vous le disiez de l'Autriche comme pays frontière. Comment faites-vous ?

G. T. – Actuellement ?

A. D. – Oui.

G. T. – Bien sûr, c'est un compromis. Je travaille pour la télévision allemande. Les scénarios que j'ai écrits pour l'Autriche sont un peu à côté. J'ai fait des films, des documentaires pour l'Allemagne, je suis très connu à la télévision allemande et par le public allemand. Je fais des films depuis 25 ans. Je suis quelqu'un aux yeux du public allemand tandis que le public autrichien me connaît à peine parce qu'il ne voit pas mes films. Il me connaît seulement comme auteur de cette trilogie qui n'a pas vraiment été acceptée ou vue. Alors je suis presque inconnu en Autriche. Je suis revenu à la culture allemande ou germano-autrichienne qui est mon champ d'intérêt presque exclusif. Je m'intéresse à la littérature allemande, autrichienne, à la littérature, peinture, sculpture, etc., comme à quelque chose de « muséal », c'est mon champ de travail, vous comprenez, ça ne fait plus seulement partie de ma personnalité, je travaille là-dessus, je m'intéresse à ça.

A. D. – « Muséal » ? Vous voulez bien dire que c'est un musée ?

G. T. – Oui, c'est ça. Je m'intéresse à ça. Je m'intéresse au passé de la peinture allemande, de la littérature allemande,

etc., j'écris en allemand, je suis en train d'écrire mon autobiographie en allemand. J'écris mes textes pour mes films documentaires en allemand, c'est ma langue, c'est redevenu ma langue, alors que pendant quelques années j'ai écrit en anglais, je n'ai pas pu écrire en français, mais je n'appartiens à nulle part, et ça c'est très important. Je suis aussi bien autrichien, qu'allemand, ou américain que français. Je me débrouille dans toutes ces cultures, je me sens aussi à l'aise à Londres qu'à New York ou qu'à Paris, mais je n'appartiens pas à ces pays. J'appartiens à l'Autriche mais avec le sentimentalisme de l'enfant qui a vécu là-bas, qui a eu ses premières expériences là-bas, expériences éblouissantes du paysage et de la beauté de Vienne, et quand j'étais là-bas il y a quinze jours, comme toujours, j'étais ébloui. C'est beau. Un peuple qui a construit tout cela n'est pas foncièrement mauvais. On ne peut avoir construit quelque chose comme ça quand on est un salaud, ce n'est pas possible. Il y a, comme dans tous les peuples, dans les Autrichiens, un mélange... (Interrompu par le téléphone : sa fille aînée.) Ma première femme est anglaise et ma fille aînée est anglaise. Elle est de culture anglaise et française. Je parle avec elle en anglais, elle me parle aussi bien en français... Mais tout ça a beaucoup moins d'importance évidemment quand on est plus âgé. Quand j'étais enfant, je pensais ne pas pouvoir vivre sans avoir une patrie, sans savoir quelle était ma patrie. Et voilà, on peut très bien vivre comme ça. On survit à tout. Je pense avoir une patrie sentimentale qui est l'Autriche, une ville-patrie sentimentale qui est Vienne, et me débrouiller dans beaucoup d'autres pays, etc. Ce n'est plus nécessaire pour ma survie mentale, intellectuelle et spirituelle de savoir mes appartenances, mais c'est une blessure ouverte pour toujours. Je vais vous raconter une histoire. Il y a quelques mois, je faisais un voyage par le train, ce que j'aime beaucoup, le long du Rhin entre Francfort et Cologne. Quand il y a du soleil, et très souvent il y a du soleil dans la vallée du Rhin, vous prenez le train, vous êtes dans un salon restaurant, vous prenez votre petit déjeuner et vous regardez par la fenêtre, et vous voyez le paysage le plus beau du monde qui passe devant vos yeux. À côté, dans le compartiment, il y avait deux jeunes filles qui chantaient de vieilles chansons allemandes, avec un

livre de chansons. Je les écoutais, c'était un moment magique... Je m'approche, je regarde, elles chantaient par la fenêtre, tout fort, tout haut, c'étaient deux jolies filles... Je regarde, l'une d'entre elles était une noire. Je dis, tiens, on peut tout de même être noir et chanter des chansons allemandes, et être heureux... Ça, pour moi, ça voulait dire quelque chose. Je me suis approché de ces jeunes dames, j'ai commencé à parler avec elles et je leur ai demandé : pourrez-vous rechanter telle chanson que j'ai entendue avant ? – Oh, oui, bien sûr. Elles ont chanté la chanson, très bien, ensuite elles ont regardé en bas, de qui était la chanson. Cette chanson que je pensais être une vieille chanson allemande était une chanson juive écrite en yiddish par quelqu'un qui est mort dans l'holocauste, c'était marqué là... Voilà... Un moment, pendant une minute, j'avais pensé qu'effectivement j'avais retrouvé ma patrie intellectuelle et émotionnelle, mais non, ce n'était pas possible, c'était l'illusion.

C'était un moment important. J'avais pensé avoir retrouvé... parce que quand j'étais garçon, évidemment j'appartenais à un mouvement de jeunesse et on chantait des chansons allemandes par cœur et on chantait cela, et un moment j'avais pensé avoir retrouvé ma patrie, mais une patrie meilleure puisque c'étaient une noire et une blanche qui chantaient ensemble. Mais non ; et puis j'ai parlé avec ces dames qui m'ont dit... (la noire était d'ailleurs hollandaise, elle était... je ne sais pas... d'une ancienne colonie hollandaise en Indonésie, et la blanche était bel et bien allemande), et toutes les deux m'ont dit tout de suite qu'elles étaient à l'école en Allemagne, mais qu'elles détestaient l'Allemagne, qu'elles allaient en Hollande où la noire avait des amis, et qu'il leur tardait de passer la frontière. Ah ! et voilà, et je me suis dit : « Bon Dieu, une bonne leçon, encore une fois à mon âge, je suis tombé dans cette illusion que je pouvais avoir même pour dix minutes une patrie. » Mais non, il ne faut pas penser qu'on peut avoir cela. Au moins pour moi. Il ne faut pas avoir cette illusion. C'était une bonne leçon. Un homme comme moi n'a pas de patrie, bien qu'il ait quelque part son « Heimat » dans la culture allemande et surtout dans la langue allemande parce que la culture, pour moi, c'est la langue. J'ai connu pas mal d'écrivains exilés qui ont dû écrire en anglais ou en français

et qui étaient malheureux comme tout parce qu'ils avaient perdu leur langue. Et dans la deuxième partie de cette trilogie, un des personnages principaux est un écrivain qui est en train de perdre sa langue.

A. D. – Quand on est à l'étranger, on perd sa langue.

G. T. – C'est ça. Ça fait vraiment partie de cette tragi-comédie. On pense que les Thomas Mann et les Heinrich Mann, les Stefan Zweig, pouvaient très bien gagner leur vie, et c'est vrai. Mais être entouré de gens qui parlent notre langue ! On ne peut pas écrire dans le vide ! Ce ne sont pas des formules mathématiques. Il faut écrire ce qu'on entend. Et quand on n'entend plus rien de tout cela, on ne sait plus ce qu'on écrit, et même Thomas Mann, qui était un écrivain qui n'avait besoin de rien, qui avait tout en lui, lui-même disait que ça lui manquait. Il a écrit ça dans ses lettres : « Je n'entends plus l'allemand, je ne sais plus comment on parle en Allemagne, je ne sais plus comment faire, qu'est-ce que j'écris là, j'écris une langue de plus en plus abstraite ! »... N'est-ce pas, c'était une langue bien à lui, mais c'est devenu petit à petit... et avec Brecht on le voit très facilement... il avait perdu sa langue à l'étranger. Il ne pouvait plus écrire. C'était un très très grand poète dramatique avant l'exil, et après l'exil il ne restait plus rien. C'est pour ça qu'il a dû tant faire de scénographie. Toute cette scénographie que demande une pièce de Brecht est due au fait qu'il ne pouvait plus écrire. Il ne savait plus écrire, aucune poésie, il n'y a plus rien dedans, alors il faut un an de répétitions avec les meilleurs acteurs pour monter quelque chose... et quand vous ne faites pas cela, quand vous avez seulement trois mois de répétitions comme monsieur Strehler maintenant, ça ne donne plus rien. C'est ça le problème de Brecht. Enfin... C'était mon problème en Amérique, parce qu'il y a des pays qui vous avalent, la France ne vous avale pas, la France se fiche de ce que vous faites. Vous pouvez rester russe ou allemand ou tout ce que vous voulez en France, on s'en fiche. Paris est une ville qui ne vous connaît pas, mais en Amérique vous êtes avalé. Vous êtes tout de suite américain, tout le monde veut que vous soyez américain. Pourquoi ne parlez-vous pas l'anglais, pourquoi n'écrivez-vous pas en anglais ? Ce n'est pas possible. Il faut tout de suite apprendre, prendre les manières américaines, mettre des

vêtements américains. Le reste n'est pas possible. Ce pays vous prend à la gorge. Alors, tout le monde en six mois, un an, devient américain. Comment être écrivain allemand tout en étant américain ? C'était très très difficile et ça n'a pas marché pour la plupart des écrivains. Et ça m'intéresse beaucoup cette histoire-là.

A. D. – *Vous parlez de Brecht, de Thomas Mann... Est-ce qu'on ne pourrait pas opposer l'exil et l'émigration ? Vous vous considérez, vous, comme émigré ?*

G. T. – C'est ça.

A. D. – *Pas exilé ? Exilé, c'est justement Thomas Mann, qui représente sa patrie à l'extérieur, c'est Brecht qui est investi d'une mission...*

G. T. – Exactement.

A. D. – *Mais ce ne sont pas des émigrés, ce sont des exilés...*

G. T. – C'est ça. Je n'ai jamais entendu le mot exil. Dans notre famille, dans nos cercles, dans cette foule avec laquelle j'étais mélangé, j'étais un rien, un zéro parmi d'autres zéros, dans cette foule-là le mot exil n'existait pas. « Exilé », c'était quelque chose de bien supérieur à nous.

A. D. – *Comment ça ?*

G. T. – Un exilé c'était quelqu'un qui se considérait comme repoussé par sa patrie, qu'il allait rejoindre aussitôt après, tandis que nous, nous n'en savions rien. La plupart des membres de notre groupe est resté là-bas, en Amérique. Tout le monde m'a considéré comme un dingue quand je suis retourné en Europe en 49. « Verrückt ! Pourquoi tu fais ça ? » Et même, j'ai voulu rester en Europe en 46, mais c'était le désert et tout le monde me demandait : « Qu'est-ce qui te prend ? Tu es américain, tout le monde veut aller en Amérique. » C'était le rêve de 60 millions d'Allemands et de 7 millions d'Autrichiens d'aller en Amérique !

A. D. – *C'est la fin du film... de « Welcome ».*

G. T. – C'est ça. Et qu'est-ce que je faisais, moi qui voulais rester ici... (Rires) Mais c'est fou, ça ! Oui, mais à cet âge-là, j'étais toujours un peu drôle. On me considérait vraiment comme drôle. Et cette obsession-là de vouloir vraiment avoir une patrie, de vouloir être dans un pays où l'on parle ma langue... on ne peut pas imaginer comme c'est fou... ce que j'ai fait pour avoir un livre allemand à lire. Je me rappelle,

j'étais à Pau, dans les Basses Pyrénées, il n'y avait rien, pas un mot d'allemand, il fallait que je lise en allemand et je rêvais la nuit qu'il devait y avoir une bibliothèque publique dans le château. Il devait y avoir un livre sur la littérature allemande... ils auraient peut-être quelques lignes, quelques citations en langage original. Effectivement, ils avaient ça. Ils avaient des poèmes avec des livres sur la littérature allemande ancienne et il y avait deux lignes de poésie là, une ligne de poésie là, aussitôt copiée, apprise par cœur, parce qu'il y avait un tout petit peu de Holderlin, un tout petit peu de Goethe... Il me fallait ça. Sans ça, je ne pouvais pas survivre. J'avais tout de même autre chose à faire, il y avait des filles à baiser, il y avait pas mal de choses à faire là, mais non, moi je me réfugiais dans la bibliothèque d'un château Henri IV, pour trouver quelques lignes d'allemand dans un bouquin. C'est fou... C'était comme ça pendant des années. C'était une soif tellement immense d'avoir ma langue autour de moi. Je refusais d'aller au collège en Amérique, je ne voulais pas parler l'anglais, je voulais parler l'allemand. Je préférais ne pas avoir d'éducation plutôt que d'avoir une éducation américaine. C'est fou...

A. D. – *C'était votre identité, la langue...*

G. T. – Oui, oui. Il fallait que j'aie ça ou que je périsse. Évidemment, quand je suis revenu en Autriche, personne n'a payé un sou pour cela, vous comprenez, c'était sans importance aucune, et je n'étais pas le seul. Il y avait mille écrivains, intellectuels, etc., qui étaient dans une situation peut-être encore plus désespérée que la mienne et personne n'a donné un sou pour tout ce sentiment de « Heimweh », d'amour de la patrie, d'amour du langage. Zéro. On venait du pays du bas nylon, du chocolat et des cigarettes. « Est-ce que vous avez souffert, vous ? Vous n'avez pas eu les bombardements, l'aviation alliée et tout ça. Vous ne connaissez rien, vous ! »

A. D. – *C'est la réflexion de la pharmacienne dans « Welcome ».*

G. T. – C'est ça.

A. D. – « *Vous avez fait le bon choix, au bon moment...* »

G. T. – Voilà, « Vous êtes parti sans une larme ». J'ai vraiment été moche là, dans ce film, j'ai voulu être aussi moche

que possible. Et vous avez trouvé la même chose dans la première partie. La première partie est très anti-française, la deuxième assez anti-américaine et la troisième très anti- autrichienne. J'ai vraiment voulu être satirique et moche. J'ai l'air peut-être assez doux et agréable comme être humain... peut-être, je ne sais pas... mais je pense être vraiment moche quand j'écris des dialogues. (Rires)

A. D. – *Enfin par rapport à Corti, vous, vous êtes plutôt le rêveur, l'idiot d'émigré, etc.*

G. T. – Oui, oui.

A. D. – *Et lui, c'est l'Histoire, il ramène les choses à l'Histoire...*

G. T. – Oui, on se complète beaucoup.

A. D. – *J'ai lu la fin de votre collaboration. C'est extraordinaire comme vous l'écrivez, c'est marrant... les bagarres, les engueulades, les nuits passées à rectifier des petits détails. Lui qui vous dit : « Mais, ça va pas, comment tu bouffais ? » etc.*

G. T. – Oui, oui, exactement. « Tu as écrit tes états d'âme. Mais tu vivais de quoi alors, finalement ? » J'ai dit : « J'ai oublié, je ne sais plus, je ne sais plus de quoi je vivais, mais je n'ai pas oublié mes états d'âme. » Il me disait : « Je m'en fiche, je veux savoir de quoi vous viviez. » Alors là, il y a eu une collaboration assez difficile, assez mouvementée parce qu'il me demandait toujours : « Alors, on se déplace comment, là ? Ils ont des bagnoles ? – Non. – Mais il y avait des trains à ce moment-là ? – Non, effectivement, il n'y avait pas de trains. – Alors, comment vous avez fait ? – Je crois qu'on a fait de l'auto-stop. – Mais rappelle-toi, merde ! Comment tu as fait pour aller d'ici à là ? Comment tu es venu à Marseille ?... » N'est-ce pas ? On était à Paris, ensuite à Pau. « Comment tu as fait pour aller à Marseille ? » J'ai oublié, c'est vrai...

A. D. – *Ah, vous l'avez oublié, carrément ?*

G. T. – Carrément oublié. Sûrement on a pris un train. « Mais comment tu as eu de l'argent pour payer le train ? » parce qu'on n'avait plus un sou. J'étais avec mes parents à ce moment-là. Comment mon père a fait ? Je ne sais plus. Mais tout de même on avait assez d'argent pour bouffer et pour prendre le train. Enfin tout le monde se débrouillait d'une

manière ou d'une autre, mais Corti me demandait ça, il fallait montrer comment. Il a parfaitement raison. Moi, je disais : « Non, je veux parler de mon amour de la patrie. » La patrie, tout le monde s'en fiche actuellement, ce n'est pas un thème, mais comment bouffer, comment survivre. Là les gens veulent savoir. La patrie, ça n'existe plus. Mais à notre période, on n'était pas sans patrie. On vous demandait : « Qu'est-ce que vous êtes ? » On ne disait pas : « Je suis dans la fourrure, je suis écrivain », on disait : « Je suis Autrichien ou je suis Français. » Maintenant, ça ne viendrait pas à l'esprit de répondre : « Je suis Autrichien », non, « Je suis à la télévision allemande ». Mais à ce moment-là, c'était extrêmement important. Et d'avoir perdu cette patrie sans raison, puisqu'on l'aimait, sans raison véritable... on considérait tous ces gens-là comme fous... Pourquoi veulent-ils nous pousser dehors ? Il n'y a pas de raison. On était émus, on était tout le temps bouleversés... Et en venant en France, on s'est rendu compte qu'on était considérés comme des indésirables. On avait pensé qu'on allait être reçus ici convenablement, comme des réfugiés...

A. D. – *C'était en 39 ?*

G. T. – Oui, c'est-à-dire avant la guerre, on était déjà des indésirables et ensuite de plus en plus. Et je viens de rencontrer, 40 ans après, des personnes qui étaient avec moi dans un de ces camps. Je les avais perdues de vue depuis 40 ans, et ils sont venus me voir après avoir vu le film. Ils m'ont rappelé toutes ces histoires-là, que j'avais déjà presque oubliées, y compris le fait qu'on ne voulait pas de nous. C'était une expérience extraordinaire que je ne connaissais pas. Je connaissais l'expérience d'être détesté par les Autrichiens parce que j'étais juif, mais pas celle d'être superflu, de n'être rien, d'être indésirable parce que j'étais étranger. Êtes-vous allemand ? Êtes-vous nazi ? Êtes-vous anti-nazi ? On s'en fichait. Être anti-nazi, c'était une manière d'être nazi. « On ne veut rien de vous parce que vous êtes étranger, et qu'on a une crise économique. Vous allez bouffer notre pain, prendre notre boulot. » C'était vraiment atroce parce que, dans cette situation où on était d'avoir tout perdu... d'être sorti sans rien du tout, être si mal reçu ici, c'était très dur. Et ça, je ne l'ai pas oublié. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu beaucoup de Français

très gentils, mais en général vous étiez reçu comme quelqu'un d'indésirable, et vous étiez vraiment indésirable. C'était un mot qui était écrit dans les papiers à la Préfecture : « Étranger indésirable. » Ça, c'était vraiment très dur. Donc j'ai écrit des dialogues assez durs. Pour moi, ce sont des dialogues qui sont presque des dialogues de cabaret, c'est-à-dire très satiriques, très pointus et féroces. Mais Corti n'a pas voulu faire, et il avait raison, un film satirique. Il a enlevé le côté satirique de mes dialogues pour leur donner un contenu plus émotionnel, plus touchant, et je trouve ça très bien.

A. D. – *Alors les dix ans de tournage...*

G. T. – Non, pas dix ans de tournage, dix ans de réalisation à partir de la première idée.

A. D. – *Est-ce que ça correspond aux dix ans d'exil ?*

G. T. – Mais oui !

A. D. – *Est-ce que c'est vrai ? Je crois que vous vous en êtes rendu compte au moment où vous en parliez. Ça faisait dix ans d'exil, si on reprend le terme d'exil pour l'Amérique, dix ans passés hors de l'Europe.*

G. T. – C'est ça.

A. D. – *L'Europe n'est-elle pas votre patrie ?*

G. T. – Si, bien sûr. C'était l'Europe. J'avais envie de l'Europe quand j'étais aux États-Unis, et de la France. J'écoutais les premiers disques d'Édith Piaf jour et nuit. J'avais tellement envie de l'Europe, j'étais européen et j'ai voulu être européen. Et ma grande déception, c'est que l'Europe n'est pas devenue un pouvoir mondial. J'aurais bien voulu que l'Europe soit un continent unifié avec une culture unifiée et un contrepoids contre les Soviétiques et contre les Américains. Cette Europe d'une renaissance culturelle ne s'est pas vraiment faite. L'Europe est un peu un continent sans importance maintenant et ça m'a rendu triste. J'ai voulu vraiment cette Europe. J'avais préconisé une renaissance européenne comme il y en eut après 1918. Mais après la deuxième guerre mondiale, ça n'a pas eu lieu. C'est très malheureux.

A. D. – *Bien, ça fait une unité, tout ça...*

G. T. – Je ne sais pas... je m'exprime vraiment mal, ça m'agace... pire qu'avant.

A. D. – *Non, je trouve que vous avez dit des choses...*

G. T. – Je pourrais les dire beaucoup mieux en allemand ou en anglais... Évidemment, c'est très bien de pouvoir se débrouiller en trois langues, mais aussi c'est très embêtant de toujours chercher le mot. On trouve toujours un mot en deux langues mais jamais en trois. Alors dans quelle langue je sais ce mot-là ? Je n'en sais rien.

A. D. – *Je ne suis pas là pour apprécier votre français, mais vous survolez tout ça d'une façon... (Rires)*

Je propose qu'on arrête là. Vous avez donné, comme disait Freud, des questions à mes réponses.

G. T. – Je voudrais tout de même dire une chose encore. C'est que ce film a été payé et commandé par la télévision autrichienne. Il ne faut pas penser que l'Autriche est un pays nazi. Il y a tout de même le pouvoir de s'exprimer, il y a toute une couche de la population qui sait très bien ce qu'il y a à faire et c'est surtout ces gens-là qu'on rencontre dans le travail, au cinéma ou à la télé... Je n'ai pas eu la moindre hésitation quand j'ai proposé ces histoires-là comme thème de film. Au contraire, on m'en redemande.

A. D. – *Vous saviez que ce serait accepté.*

G. T. – Absolument. Aucune difficulté. Il n'y a pas de nazis à la télé autrichienne. Vous comprenez ce que je veux dire ?

A. D. – *Tout à fait.*

G. T. On a des gens avec qui on peut parler en toute franchise, mais il y a une Autriche profonde qui est assez effrayante. Ça, c'est différent.

A. D. – *Est-ce que vous ressentez la même chose en France ? dans la France profonde ?*

G. T. – Pas vraiment. Non, j'ai une petite maison en Normandie... Non, on ne peut pas dire ça. J'ai vécu ici en 1939-41, je sais très bien ce qu'est la collaboration qui existait, mais à part quelques exceptions, il y avait beaucoup de lâches, il y avait peu de vrais nazis. Mais en Autriche, il y avait des lâches *et* des nazis. Et ça c'est différent. Il n'y avait pas vraiment beaucoup de monde qui aimait les Allemands, ils étaient les plus forts, évidemment, ils avaient gagné la guerre donc il fallait collaborer, mais on n'était pas nazi en France. On était collaborateur, on était prêt à faire n'importe quoi pour les Allemands, y compris envoyer les juifs à Auschwitz, et les enfants aussi. En Autriche on était vraiment nazi.

A. D. – *Alors, comment des gens aussi créatifs, aussi merveilleux, qui ont fait un si beau pays, deviennent-ils nazis ?*

G. T. – C'est ça, pourquoi ? Je pense beaucoup, beaucoup à cela. C'est la frousse, la peur.

A. D. – *Vous dites : ce ne sont pas des salauds. S'ils ont fait de si belles choses, ce ne sont pas des salauds. Pourtant ils deviennent nazis à 50 %...*

G. T. – On parlera de ça pendant des siècles à venir. Les Allemands pareil, n'est-ce pas ?... En Autriche, c'était encore un peu plus clair parce que c'était un pays de frontières, et un pays mixte, mélangé, mais l'Allemagne, elle a peur de quoi ? Cette obsession de l'Allemagne avec la Tchécoslovaquie ou la Pologne. Pourquoi ? Ils n'étaient pas agressifs. Ils ne voulaient pas avoir l'Allemagne. Il n'y avait pas de raison. Et pourtant... Je pense connaître assez bien les Autrichiens, les Allemands, je ne les connais pas vraiment. Mais les Autrichiens sont une drôle de race. Finalement, les Autrichiens sont une race alpine très mélangée, une race qui ne sait pas qui elle est. Hitler, quand il avait 18 ans, est allé voir le pape du racisme des années 1890 pour lui demander : « Est-ce que je suis aryen ? » Il ne savait pas. C'est ça l'Autriche, un Autrichien qui va voir le pape du racisme pour lui demander : « Est-ce que je suis allemand ? » Il lui a confirmé qu'effectivement il était allemand. C'est très important pour des gens qui croient tellement en la pureté de la race comme les Allemands l'ont toujours cru. Les Français se savaient une race mixte dès le commencement, les Allemands avaient ce mythe de la race pure dans leurs forêts en dehors de l'empire romain. Et pour eux, les Allemands, c'était extrêmement important d'être une race pure parce que sans cela il n'y avait rien. Il n'y avait pas de culture, aucun contrepois contre les Romains, contre l'Empire, sauf d'être une race pure, donc pure de mœurs, pure d'habitudes... tandis que les Romains étaient décadents. Et là, il y a une très vieille tradition de ce purisme racial en Allemagne. Mais les Autrichiens n'ont jamais été une race pure. Finalement, je crois que les Autrichiens ont peur d'être juifs. (Rires) Et ils sont peut-être juifs. Il y a quelque chose de très juif dans cette race. Il y a une exorcisation, là, dans le comportement autrichien. Vous pouvez seulement exorciser ce qui est en vous, n'est-ce pas ?

